

Mar García Albert  
«Take and Retake (Back the Night)».

15.03. – 29.03.2024  
new jörg wien

When an artist goes to buy canvases, whether from a Fine Arts megastore or a dime store - a situation that applies to all those sourcing their resources from within networks of mass distribution - they will find such materials wrapped in the cheapest and most widespread type of plastic: PET. The artist's routine gesture is then to tear off this plastic film and to throw it in the garbage. This plastic will then end up in a landfill, where it will be burned, releasing microplastics that will fly away, possibly coming to lodge themselves in our lungs. Or perhaps it will end up in a garbage heap that, while not incinerated, will land in the ocean and choke a fish or a turtle - who knows? We are sufficiently aware of such environmental disasters to the point that we recycle our trash, and yet we - for the most of us - nevertheless contribute to them, in our own ways and through our own daily gestures that have become so automatic that they escape our attention. Mar García Albert averts the disasters of PET plastics by painting directly onto wrapped canvases.

In both its motives and its implications, this gesture is a complex one.

It's a gesture by which the artist assumes her role in a global, industrial system of the production and distribution of goods, and in so doing, acknowledges her own responsibility for the long-term consequences of such a system. The work bears material witness to the conditions of its own production - a critical approach that places it within the modernist tradition.

This is an antiromantic gesture as well. The plastic film creates a barrier between the painting and the canvas, thus cancelling - both physically and symbolically - the romantic notion of materially inscribing the traces of artistic subjectivity directly onto the canvas. The canvas is never painted. It can't even be repainted but remains forever available to be painted for the first time.

As a result, the task of conservation becomes more complex than if the paint had been applied to the canvas. How will oil paint age on such a surface? How does PET age? What is to be done if the plastic breaks? Unprecedented conservation solutions will have to be found. The artist stages an encounter between museum conservation and conservation of the environment. By forcing museums to consider the data of our mass production era, and thus challenging their standards of conservation, she carries out an act of responsibility toward the planet by not simply discarding PET, but transferring it to the space of art, which is a space of infinite conversation.

Text: Vincent Simon  
Translation to English: Lou Ellingson

Mar García Albert  
«Take and Retake (Back the Night)».

15.03. – 29.03.2024  
new jörg wien

Quand un artiste se rend dans un magasin spécialisé, un Géant des Beaux-arts ou une merderie, pour acheter des toiles montées sur châssis - situation qui concerne celles et ceux qui s'approvisionnent dans les réseaux de grande distribution -, celles-ci se présentent emballées d'un film plastique de type PET - le plus répandu, le meilleur marché. Le geste habituel de l'artiste est alors de déchirer le film plastique et le mettre à la poubelle. Il atterrira dans une décharge, où il sera brûlé, dégageant des microparticules de plastique qui s'envoleront, viendront peut-être se loger dans nos poumons. À moins qu'il ne finisse dans un tas d'ordure non incinéré, pour atterrir dans un océan où il étouffera peut-être un poisson ou une tortue - qui sait ? Un tel désastre environnemental, dont nous sommes conscients au point de trier nos déchets, mais auquel nous contribuons néanmoins, pour la plupart d'entre nous, à notre échelle, par des gestes quotidiens, si quotidiens qu'ils sont automatiques et échappent à notre attention ; ce désastre du PET, Mar Garcia Albert l'évite en peignant sur la toile emballée.

C'est un geste complexe dans ses raisons et implications.

Un geste par lequel l'artiste assume son inscription dans un système industriel et global de production et de distribution des biens, et ce faisant, son implication dans les conséquences à long terme d'un tel système. L'œuvre témoigne matériellement de ses conditions de production - une dimension critique l'inscrivant dans la tradition moderniste.

Un geste antiromantique, également. Le film plastique crée une barrière entre la peinture et la toile, et annule physiquement et symboliquement la dynamique romantique de l'inscription matérielle des traces de la subjectivité artistique sur la toile. La toile n'est jamais peinte. Elle ne peut même pas être repeinte et reste toujours disponible pour être peinte une première fois.

Les missions de conservation muséale deviennent plus complexes que si la peinture avait été déposée sur la toile : comment la peinture à l'huile vieillira-t-elle sur une telle surface ? Comment le PET vieillit-il ? Que faire si le plastique casse ? Des solutions de conservations inédites devront être trouvées. L'artiste organise la rencontre entre la conservation au sens muséal du terme et la conservation au sens environnemental. Elle met au défi les normes de conservation muséale en les forçant à tenir compte des données de notre ère de production et s'acquiesce de facto d'un geste responsable en direction de la planète en ne jetant pas le PET, mais en le transférant dans l'espace de l'art, espace d'une conservation indéfinie.

»

Texte: Vincent Simon  
Traduction en anglais: Lou Ellingson